

hésitez entre sa parole et la mienne, attaquez-moi : les tribunaux vous seront ouverts ; ils prononceront.

« Je sortis de chez le notaire la mort dans le cœur. Que me restait-il à faire dans cette extrémité ? Sans titre pour prouver la validité de ma créance, convaincue de la sévère probité de mon frère, confondue par l'assurance de M. Ferrand, n'ayant personne à qui m'adresser pour demander conseil (vous étiez alors en voyage), sachant qu'il faut de l'argent pour avoir les avis des gens de loi, et voulant précieusement conserver le peu qui me res-

tait, je n'osai entreprendre un tel procès. Ce fut alors... »

Ce brouillon de lettre s'arrêtait là ; car d'indéchiffrables ratures couvraient quelques lignes qui suivaient encore ; enfin, au bas et dans un coin de la page, Rodolphe lut cette espèce de *memento* :

« *Écrire à madame la duchesse de Lucenay.* »

Rodolphe resta pensif après la lecture de ce fragment de lettre.



quoique la nouvelle infamie dont on semblait accuser Jacques Ferrand ne fût pas prouvée, cet homme s'était montré si impitoyable envers le malheureux Morel, si infâme envers Louise sa fille, qu'un déni de dépôt, protégé par une impunité certaine, pouvait à peine étonner de la part d'un pareil misérable.

Cette mère, qui réclamait cette fortune si étrangement disparue, était sans doute habituée à l'aïeance. Ruinées par un coup subit, ne connaissant personne à Paris, disait le projet de lettre, quelle

devait être l'existence de ces deux femmes dénuées de tout peut-être, seules au milieu de cette ville immense !

Rodolphe avait, on le sait, promis *quelques intrigues* à madame d'Harville, en lui assignant même au hasard, et pour occuper son esprit, un rôle à jouer dans une bonne œuvre à venir, certain d'ailleurs de trouver, avant son prochain rendez-vous avec la marquise, quelque malheur à soulager.

Il pensa que peut-être le hasard le mettait sur la voie d'une noble infortune qui pourrait, selon son

projet, intéresser le cœur et l'imagination de madame d'Harville.

Le projet de lettre qu'il tenait entre ses mains et dont la copie n'avait pas sans doute été envoyée à la personne dont on implorait l'assistance, annonçait un caractère fier et résigné que l'offre d'une aumône révolterait sans doute. Alors que de précautions, que de détours, que de ruses délicates pour cacher la source d'un généreux secours ou pour le faire accepter!...

Et puis que d'adresse pour s'introduire chez cette femme afin de juger si elle méritait véritablement l'intérêt qu'elle semblait devoir inspirer ! Rodolphe entrevoyait là une foule d'émotions neuves, curieuses, touchantes, qui devaient singulièrement *amuser* madame d'Harville, ainsi qu'il le lui avait promis.

« Eh bien ! mon *mari*, dit gaiement Rigolette à Rodolphe, qu'est-ce que c'est donc que le chiffon de papier que vous lisez là ?

— Ma petite femme, répondit Rodolphe, vous

êtes très-curieuse!... je vous dirai cela tantôt... Avez-vous terminé vos achats ?

— Certainement, et vos protégés seront établis comme des rois. Il ne s'agit plus que de payer ; madame Bouvard est bien arrangeante, faut être juste...

— Ma petite *femme*, une idée!... Pendant que je vais payer, si vous alliez choisir des vêtements pour madame Morel et pour ses enfants ? Je vous avoue mon ignorance au sujet de ces emplettes. Vous diriez d'apporter cela ici : on ne ferait qu'un voyage, et nos pauvres gens auraient ainsi tout à la fois.

— Vous avez toujours raison, mon *mari*. Attendez-moi ; ça ne sera pas long... Je connais deux marchandes dont je suis la pratique habituelle : je trouverai chez elles tout ce qu'il me faudra. »

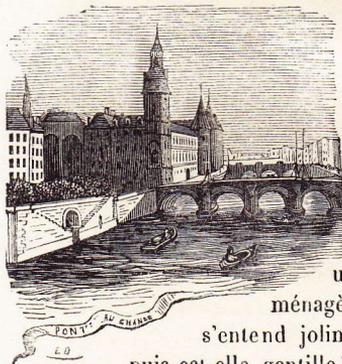
Et Rigolette sortit.

Mais elle se retourna pour dire :

« Madame Bouvard, je vous confie mon *mari* ; n'allez pas lui faire les yeux doux, au moins ! »

Et de rire et disparaître prestement.

## LX. — DÉCOUVERTE.



« **F**AUT avouer, monsieur, dit la mère Bouvard à Rodolphe, après le départ de Rigolette, faut avouer que vous avez là une fameuse petite ménagère. Peste!... elle s'entend joliment à acheter ; et puis est-elle gentille ! rose et blanche, avec de grands beaux yeux noirs et les cheveux pareils... c'est rare!...

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, et que je suis un heureux mari, madame Bouvard ?

— Aussi heureux mari qu'elle est heureuse femme... j'en suis bien sûre.

— Vous ne vous trompez guère : mais, dites-moi, combien vous dois-je ?

— Votre petite ménagère n'a pas voulu démordre de trois cent trente francs pour le tout. Comme il n'y a qu'un Dieu, je ne gagne que quinze francs, car je n'ai pas payé ces objets aussi bon marché que j'aurais pu... je n'ai pas eu le cœur de les mar-

chander... les gens qui vendaient avaient l'air par trop malheureux !

— Vraiment ! Ne sont-ce pas les mêmes personnes à qui vous avez aussi acheté ce petit secrétaire ?

— Oui, monsieur... tenez, ça fend le cœur, rien que d'y songer ! Figurez-vous qu'avant-hier il arrive ici une dame jeune et belle encore, mais si pâle, si maigre, qu'elle faisait peine à voir... et puis nous connaissons ça, nous autres. Quoiqu'elle fût, comme on dit, tirée à quatre épingles, son vieux châle de laine noire râpé, sa robe d'alépine aussi noire et tout éraillée, son chapeau de paille au mois de janvier (cette dame était en deuil), annonçaient ce que nous appelons une *misère bourgeoise*, car je suis sûre que c'est une dame très comme il faut ; enfin elle me demande en rougissant si je veux acheter la fourniture de deux lits complets et un vieux petit secrétaire ; je lui réponds que puisque je vends, faut bien que j'achète ; que si ça me convient, c'est une affaire faite, mais que je voudrais voir les objets. Elle me prie alors de venir chez elle, pas loin d'ici, de l'autre côté du boulevard, dans une maison sur le quai du canal Saint-Martin. Je laisse ma bou-

tique à ma nièce, je suis la dame, nous arrivons dans une maison à petites gens, comme on dit, tout au fond de la cour; nous montons au quatrième, la dame frappe, une jeune fille de quatorze ans vient ouvrir; elle était aussi en deuil, et aussi bien pâle et bien maigre, mais malgré ça, belle comme le jour... si belle que j'en restai en extase.

— Et cette belle jeune fille...?

— Était la fille de la dame en deuil... Malgré le froid, une pauvre robe de cotonnade noire à pois blancs, et un petit châle de deuil tout usé; voilà ce qu'elle avait sur elle.

— Et leur logis était misérable?

— Figurez-vous, monsieur, deux pièces bien propres, mais nues, mais glaciales que ça en donnait la petite mort; d'abord une cheminée où on ne voyait pas une miette de cendre; il n'y avait pas eu de feu là depuis bien longtemps. Pour tout mobilier,

deux lits, deux chaises, une commode, une vieille malle, et le petit secrétaire; sur la malle un paquet dans un foulard... Ce petit paquet, c'était tout ce qui restait à la mère et à la fille, une fois leur mobilier vendu. Le propriétaire s'arrangeait des deux bois de lit, des chaises, de la malle et de la table pour ce qu'on lui devait, nous dit le portier, qui était monté avec nous. Alors cette dame me pria bien honnêtement d'estimer les matelas, les draps, les rideaux, les couvertures. Foi d'honnête femme, monsieur, quoique mon état soit d'acheter bon marché et de vendre cher, quand j'ai vu cette pauvre demoiselle les yeux tout pleins de larmes, et sa mère qui, malgré son sang-froid, avait l'air de pleurer en dedans, j'ai estimé à quinze francs près ce que ça valait, et ça bien au juste, je vous le jure... J'ai même consenti, pour les obliger, à prendre ce petit secrétaire, quoique ce ne soit pas ma partie...



— Je vous l'achète, madame Bouvard...

— Ma foi! tant mieux, monsieur, il me serait resté bien longtemps sur les bras... Je ne m'en étais chargée que pour lui rendre service, à cette pauvre dame. Je lui dis donc le prix que j'offrais de ces effets... Je m'attendais qu'elle allait marchander, demander plus... ah bien oui! C'est encore à ça que j'ai vu que ce n'était pas une dame du commun; *maître bourgeois*, allez, monsieur, bien sûr! Je lui dis alors: « C'est tant. » Elle me répond: « C'est bien. Retournez chez vous, vous me payerez, car je ne dois plus revenir dans cette maison. » Alors elle s'assied sur la malle: « Claire, prends le paquet... » (Je me suis bien rappelé le nom; elle l'appelle Claire.) La jeune demoiselle se lève, mais en passant à côté du petit secrétaire,

voilà qu'elle se jette à genoux devant, et qu'elle se met à sangloter. « Mon enfant, du courage! on nous regarde, » lui dit sa mère à demi-voix; ce qui ne m'a pas empêchée de l'entendre. Vous concevez, monsieur, c'est des gens pauvres, mais fiers malgré ça. Quand la dame m'a donné la clef du petit secrétaire, j'ai vu aussi une larme dans ses yeux rougis; le cœur avait l'air de lui saigner en se séparant de ce vieux meuble; mais elle tâchait de garder son sang-froid et sa dignité devant des étrangers. Enfin elle a averti le portier que je viendrais enlever tout ce que le propriétaire ne gardait pas, et nous sommes revenues ici. La jeune demoiselle donnait le bras à sa mère, et portait à sa main le petit paquet renfermant tout ce qu'elles possédaient. Je leur ai compté leur argent, trois cent quinze francs, et je ne les ai plus revues.

— Mais leur nom ?

— Je ne le sais pas ; la dame m'avait vendu ses effets en présence du portier ; je n'avais pas besoin de m'informer de son nom... ce qu'elle vendait était bien à elle.

— Mais leur nouvelle adresse ?

— Je n'en sais rien non plus.

— Sans doute on la connaît dans leur ancien logement ?

— Non, monsieur. Quand j'y ai retourné pour chercher mes effets, le portier m'a dit, en me parlant de la mère et de la fille : « C'étaient des personnes bien tranquilles, bien respectables et bien malheureuses ; pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur ! Elles ont l'air comme ça calmes ; mais, au fond, je suis sûr qu'elles sont désespérées. — Et où vont-elles aller loger à cette heure ? que je lui demande. — Ma foi ! je n'en sais rien, qu'il me répond ; elles sont parties sans me le dire... bien sûr qu'elles ne reviendront plus. »

Les espérances que Rodolphe avait un moment conçues s'évanouirent. Comment découvrir ces deux malheureuses femmes, ayant pour tout indice le nom de la jeune fille *Claire*, et ce fragment de brouillon de lettre dont nous avons parlé au bas duquel se trouvaient ces mots :

« *Écrire à madame la duchesse de Lucenay.* »

La seule et bien faible chance de retrouver les traces de ces infortunées reposait donc sur madame de Lucenay, qui se trouvait heureusement de la société de madame d'Harville.

« Tenez, madame, payez-vous, dit Rodolphe à la marchande, en lui présentant un billet de cinq cents francs.

— Je vas vous rendre, monsieur...

— Où trouverons-nous une charrette pour transporter ces effets ?

— Si ça n'est pas trop loin, une grande charrette à bras suffira... il y a celle du père Jérôme, ici près ; c'est mon commissionnaire habituel... Quelle est votre adresse, monsieur ?

— Rue du Temple, n° 17.

— Rue du Temple, n° 17?... Oh ! bien, bien, je ne connais que ça !

— Vous êtes allée dans cette maison ?

— Plusieurs fois... d'abord, j'ai acheté des hardes à une prêteuse sur gages qui demeure là... c'est vrai qu'elle ne fait pas un beau métier... mais ça ne me regarde pas... elle vend, j'achète, nous sommes quittes... Une autre fois, il n'y a pas six semaines, j'y suis retournée pour le mobilier d'un jeune homme qui demeurait au quatrième, et qui déménageait...

— M. François Germain, peut-être ? s'écria Rodolphe.

— Juste. Vous le connaissez ?

— Beaucoup ; malheureusement il n'a pas laissé rue du Temple sa nouvelle adresse, et je ne sais plus où le trouver.

— Si ce n'est que ça, je peux vous tirer d'embarras.

— Vous savez où il demeure ?

— Pas précisément, mais je sais où vous pourrez bien sûr le rencontrer.

— Et où cela ?

— Chez le notaire où il travaille.

— Un notaire ?

— Oui, qui demeure rue du Sentier.

— M. Jacques Ferrand ? s'écria Rodolphe.

— Lui-même, un bien saint homme ; il y a un crucifix et du bois bénit dans son étude ; ça sent la sacristie comme si on y était.

— Mais comment avez-vous su que M. Germain travaillait chez ce notaire ?

— C'est toute une histoire. Ce jeune homme est venu me proposer d'acheter en bloc son petit mobilier. Cette fois-là encore, quoique ça ne soit pas ma partie, j'ai fait affaire du tout et j'ai ensuite détaillé ici ; puisque ça l'arrangeait, ce jeune homme, je ne voulais pas lui refuser. Je lui achète donc son mobilier de garçon... bon... ; je lui paye... bon... Il avait sans doute été content de moi, car au bout de quinze jours il revient pour m'acheter une garniture de lit. Une petite charrette et un commissionnaire l'accompagnaient : on emballa le tout, bon... ; mais voilà qu'au moment de payer il s'aperçoit qu'il a oublié sa bourse. Il avait l'air d'un si honnête jeune homme, que je lui dis : « Emportez tout de même les effets, je passerai chez vous pour le payement. — Très-bien, me dit-il, mais je ne suis jamais chez moi : venez demain, rue du Sentier, chez M. Jacques Ferrand, notaire, où je suis employé, je vous payerai. » J'y suis allée le lendemain, il m'a payée ; seulement ce que je trouve drôle, c'est qu'il ait vendu son mobilier pour en acheter un autre quinze jours après. »

Rodolphe crut deviner et devina la raison de cette singularité : Germain voulait faire perdre ses traces aux misérables qui le poursuivaient. Craignant sans doute que son déménagement ne les mit sur la voie de sa nouvelle demeure, il avait préféré, pour éviter ce danger, vendre ses meubles et en racheter ensuite.

Rodolphe tressaillit de joie, en songeant au bonheur de madame George, qui allait enfin revoir ce fils si longtemps, si vainement cherché.

Rigolette rentra bientôt, l'œil joyeux, la bouche souriante.

« Eh bien, quand je vous le disais ! s'écria-t-elle, je ne me suis pas trompée... nous aurons dépensé en tout six cent quarante francs, et les Morel seront établis comme des princes... Tenez... tenez... voyez les marchands qui arrivent... sont-ils chargés ! Rien ne manquera au ménage de la famille, il y a tout ce qu'il faut, jusqu'à un gril, deux belles casseroles

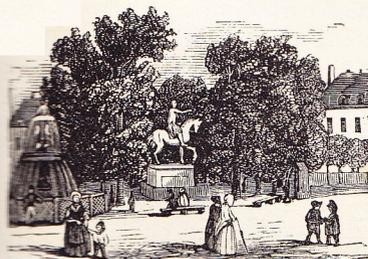
étamées à neuf, et une cafetière... Je me suis dit : Puisqu'on veut faire les choses en grand, faisons les choses en grand !... Et avec tout ça, c'est au plus si j'aurai perdu trois heures... Mais payez vite, mon voisin, et allons-nous-en... Voilà bientôt midi ; il va falloir que mon aiguille aille un fameux train pour rattraper cette matinée-là ! »

Rodolphe paya et quitta le Temple avec Rigolette.



## Cinquième partie.

### LXI. — APPARITION.



**A**u moment où la grisette et son compagnon entraient dans l'allée de leur maison, ils furent presque renversés par madame Pipelet, qui s'en-

courait, troublée, éperdue, effarée...

« Ah ! mon Dieu !... dit Rigolette, qu'est-ce que vous avez donc, madame Pipelet ? où courez-vous comme cela ? »

— C'est vous ! mademoiselle Rigolette..., s'écria Anastasie, c'est le bon Dieu qui vous envoie... aidez-moi à sauver la vie d'Alfred...

— Que dites-vous ?

— Ce pauvre vieux chéri est évanoui, ayez pitié de nous !... courez-moi chercher pour deux sous d'absinthe chez le rogomiste... de la

plus forte... c'est son remède quand il est indisposé... du pylore... ça le remettra peut-être ; soyez charitable, ne me refusez pas, je pourrai retourner auprès d'Alfred. Je suis tout ahurie. »

Rigolette abandonna le bras de Rodolphe et courut chez le rogomiste.

« Mais qu'est-il arrivé, madame Pipelet ? demanda Rodolphe en suivant la portière qui retournait à la loge.

— Est-ce que je sais, mon digne monsieur ! j'étais sortie pour aller à la mairie, à l'église et chez le traiteur, pour éviter ces trottées-là à Alfred. Je rentre... qu'est-ce que je vois ?... ce vieux chéri les quatre fers en l'air ! Tenez, M. Rodolphe, dit Anastasie en ouvrant la porte de sa tanière, voyez si ça ne fend pas le cœur ! »

Lamentable spectacle ! toujours coiffé de son chapeau-tromblon, plus coiffé même que d'habitude, car le *castor* douteux, enfoncé violemment sans doute (à en juger par une cassure transversale), cachait les yeux de M. Pipelet, assis par terre, et adossé au pied de son lit.



L'évanouissement avait cessé ; Alfred commençait à faire quelques légers mouvements des mains comme s'il eût voulu repousser quelqu'un ou quel-

que chose : puis il essaya de se débarrasser de sa visière improvisée.

« Il gigotte !... c'est bon signe !... il revient !... »

s'écria la portière. Et, se baissant, elle lui cria aux oreilles : « Qu'est-ce que tu as, mon Alfred ?... c'est ta Stasie qui est là... Comment vas-tu ?... on va t'apporter de l'absinthe, ça te remettra... » Puis, prenant une voix de fausset des plus caressantes, elle ajouta : « On l'a donc écharpé, assassiné ! ce pauvre vieux chéri à sa maman, hein ? »

Alfred poussa un profond soupir et laissa échapper comme un gémissement ce mot fatidique :

« CABRION !!! »

Et ses mains frémissantes semblèrent vouloir de nouveau repousser une vision effrayante.

« Cabrion ! encore ce gueux de peintre ! s'écria madame Pipelet. Alfred en a tant rêvé toute la nuit, qu'il m'a abîmée de coups de pied. Ce monstre-là est son cauchemar ! Non-seulement il a empoisonné ses jours, mais il empoisonne ses nuits ; il le poursuit jusque dans son sommeil ; oui, monsieur, comme si Alfred-était un malfaiteur, et que ce Cabrion, que Dieu confonde ! serait son remords acharné. »

Rodolphe sourit discrètement, prévoyant quelque nouveau tour de l'ancien voisin de Rigolette.

« Alfred... réponds-moi, ne fais pas le muet, tu me fais peur, dit madame Pipelet ; voyons, remets-toi... Aussi pourquoi vas-tu penser à ce gredin-là ?... Tu sais bien que quand tu y songes, ça te fait le même effet que les choux... ça te porte au pylôre et ça t'étouffe.

— Cabrion ! » répéta M. Pipelet en relevant avec effort son chapeau démesurément enfoncé sur ses yeux, qu'il roula autour de lui d'un air égaré.

Rigolette entra, portant une petite bouteille d'absinthe.

« Merci, mamzelle, êtes-vous complaisante ! » dit la vieille ; puis elle ajouta :

« Tiens, vieux chéri, *siffle-moi* ça, ça va te remettre. »

Et Anastasie, approchant vivement la fiole des lèvres de M. Pipelet, entreprit de lui faire avaler l'absinthe.

Alfred eut beau se débattre courageusement ; sa femme, profitant de la faiblesse de sa victime, lui maintint la tête d'une main ferme, et de l'autre lui introduisit le goulot de la petite bouteille entre les dents et le força de boire l'absinthe ; après quoi elle s'écria triomphalement :

« Et alllez donc ! te voilà sur tes pattes, vieux chéri ! »

En effet, Alfred, après s'être essuyé la bouche du revers de la main, ouvrit les yeux, se leva debout et demanda d'un ton encore effarouché :

« L'avez-vous vu ?

— Qui ?

— Est-il parti ?

— Mais qui, Alfred ?

— Cabrion !

— Il a osé !... s'écria la portière.

M. Pipelet, aussi muet que la statue du commandeur, baissa, comme le spectre, deux fois la tête d'un air affirmatif.

« M. Cabrion est venu ici ? demanda Rigolette en retenant une grande envie de rire.

— Ce monstre-là est-il déchainé après Alfred ! s'écria madame Pipelet. Oh ! si j'avais été là avec mon balai... il l'aurait mangé jusqu'au manche. Mais parle donc, Alfred... raconte-nous donc ton malheur ! »

Pipelet fit signe de la main qu'il allait parler.

On écouta l'homme au chapeau-tromblon dans un religieux silence.

*Il s'exprima en ces termes*, d'une voix profondément émue :

« Mon épouse venait de me quitter pour m'éviter la peine d'aller, selon le commandement de monsieur (il s'inclina devant Rodolphe), à la mairie, à l'église et chez le traiteur...

— Ce vieux chéri avait eu le cauchemar toute la nuit... j'ai préféré lui éviter ça, dit Anastasie.

— Ce cauchemar m'était envoyé comme un avertissement d'en haut, reprit religieusement le portier. J'avais rêvé Cabrion... je devais souffrir de Cabrion ; la journée avait commencé par un attentat sur la taille de mon épouse...

— Alfred... Alfred... tais-toi donc ! ça me gêne devant le monde..., dit madame Pipelet en minaudant, roucoulant et baissant les yeux d'un air pudique.

— Je croyais avoir payé ma dette de malheur à cette journée de malheur après le départ de ces luxurieux malfaiteurs, reprit M. Pipelet, lorsque... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Voyons, Alfred, du courage !

— J'en aurai, répondit héroïquement M. Pipelet ; il m'en faut... j'en aurai... J'étais donc là... assis tranquillement devant ma table, réfléchissant à un changement que je voulais opérer dans l'empeigne de cette botte... confiée à mon industrie... lorsque j'entends un bruit... un frôlement au carreau de ma loge... Fut-ce un pressentiment ?... un avis d'en haut ?... Mon cœur se serra, je levai la tête... et à travers la vitre... je vis... je vis...

— Cabrion !!! s'écria Anastasie en joignant les mains.

— Cabrion ! répondit sourdement M. Pipelet. Sa figure hideuse était là, collée à la fenêtre, me regardant avec ses yeux de chat..., qu'est-ce que je dis ?... de tigre !... juste comme dans mon rêve... Je voulais

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844